

**Dimanche 18 Juillet 2010**  
**7° Dimanche après la Trinité**  
**Actes 2/ 41 - 47**  
**Jehan Claude HUTCHEN**

Quelques précisions tirées du contexte.

La communauté n'est rien d'autre que l'existence opérante de la communion (koinonia désigne l'une et l'autre). Celle-ci est son principe, c'est-à-dire ce par quoi elle tient, se soutient dans son effort et se maintient dans la durée. La définition vaut-elle de toute communauté? La communauté primitive de Jérusalem, que décrivent les Actes des Apôtres (2, 41 - 47), a toujours été, dans l'histoire du christianisme, le référentiel nostalgique qui suscitait les réformes et les nouvelles fondations. Type idéal, en l'acception exemplaire de l'épithète, elle serait aussi bien le modèle par excellence d'une communion communautaire, et, de surcroît, pour une raison utopique, la fascination d'une idée régulatrice qui peut être source de bien des maux, cf. le climat œcuménique actuel.

Bien que Paul ne la mentionne jamais, que je sache, en termes exprès, il semble qu'elle fut constamment présente à sa pensée, tout au long de son ministère, en particulier dans les exhortations finales de ses lettres.

Comment se présente la communauté chrétienne, en tant qu'exercice de la communion?

Tout d'abord, premier trait indiscutable, la communauté se rassemble sur un nom, dont la singularité « promouvante » ( BRETON ) n'est pas seulement l'enseigne ou l'indicatif, mais la raison même de son être et de son agir. Jésus : « Il n'est pas d'autre nom en lequel nous soyons sauvés » (Actes des Apôtres 4, 12); nom au-dessus de tout nom) (Philippiens 2, 9), et qui résonne, dans la prière qui l'invoque, de la mystérieuse efficacité de l'immémoriale attente.

Jésus a la tendresse d'un visage jamais vu, et d'autant plus fascinant. « Christ » est une fonction descriptive que l'article « le » reporte en exclusive sur le sujet de la nomination dans l'expression « Jésus, le Christ ». Ainsi affermi et « édifié » par le nom qui le fonde, le fidèle de la communauté peut s'écrier avec l'apôtre « pour moi vivre, c'est le Christ »

La vie communautaire, que mettent sous nos yeux les lettres de Paul et les Actes des Apôtres, est donc une diversité unifiée par la communion qui se présente toujours comme la gratuité d'une grâce, aussi diffuse

de soi que le bien platonicien. Principe d'être et d'unité, et don inépuisable, la communion ouvre la communauté à l'universalité concrète (TILLITCH) d'un univers que la modestie des commencements limite aux premiers convertis.

L'appartenance désormais n'est plus de rigueur généalogique. Fidèle à l'Esprit de Pentecôte qui se fait entendre, en de multiples langues, d'une diaspora de tribus et de nations, Paul pourra écrire « Là, il n'est plus question de Grec ou de Juif, de circoncision ou d'incirconcision, de Barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre; il n'y a que le Christ qui est tout en tous » (Colossiens 3, 11).

Le Christ « tout en tous », « lien substantiel » d'une pluralité fort hétérogène mais que l'hétérogénéité même de ses membres libère d'un souci trop obsédant de l'uniforme ou de l'identique. Les relations verticales peuvent dès lors se transcrire et s'actualiser dans les rapports de fraternité qui unissent les fidèles de tous bords.

Ceux-ci se rencontrent dans la prière de louange, dans les chants mais aussi et surtout dans la « fraction du pain » que prolonge la communauté des biens mis à la disposition de tous et de chacun. Le partage de l'avoir fait écho à la fraction eucharistique du pain. En neutralisant la froideur de « l'unique et de sa propriété » par le « tout en commun » (panta koina, Actes 2, 45), réplique du « Christ tout en tous », le partage sans réserve devient le signe, le schème, visible et pratique, du principe de communion et de son efficacité. On comprend l'exultation généralisée que souligne un verset bien connu : (Partageant le pain en chaque maison, ils prenaient leur nourriture dans l'allégresse et la simplicité du cœur » (Actes 2, 47). La formule a fait fortune. Elle dit bien l'émerveillement que suscite la poésie de l'originel, lorsque tout baignait encore dans un horizon « insurveillé » et idéal.

Ainsi peut-être la phrase la plus importante de cette péricope est - elle la dernière : « tous les jours, le Seigneur faisait entrer dans la communauté ceux qui étaient appelés au salut. » Et c'est le Seigneur qui les y faisait entrer !

Que nous est - il demandé ? Tout simplement, d'être de vraies communautés chrétiennes, dignes de ce nom. Et c'est pour cela que Luc nous donne ce programme de vie chrétienne en quatre mouvements binaires.

- l'enseignement des Apôtres,
- vivre en communion fraternelle,

- rompre le pain et
- participer aux prières
- Premièrement, écouter l'enseignement des Apôtres. Dans les années qui ont suivi la mort et la résurrection de Jésus, il n'existait pas encore de témoignage écrit en forme d'évangile ou de lettres apostoliques ; les premiers écrits datent des années 50 à peu près. Il y eut donc tout un laps de temps pendant lequel la transmission de la foi ne reposait que sur le témoignage oral des Apôtres. Encore aujourd'hui, la parole la plus humble des chrétiens ou même certains comportements - en famille, au travail, dans les associations de toutes sortes en disent plus long que tous les catéchismes. En tout cas, qu'il soit oral ou écrit, le ressourcement de notre foi est une nécessité vitale, nous ne le savons que trop. Combien d'entre nous, restés sans nourriture spirituelle depuis la confirmation se découvrent démunis devant les grandes questions de l'existence pour eux ou pour leurs proches.

Deuxièmement, vivre en communion fraternelle.

C'est « à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples » avait dit Jésus ; la consigne est claire autant qu'oubliée. Il ne nous est rien demandé d'extraordinaire, simplement de nous aimer les uns les autres ; voilà qui juge, une fois pour toutes, nos querelles et nos médisances, nos intolérances et nos divisions. Et cette communion fraternelle prenait la forme d'une solidarité très concrète, si j'en crois Luc « ils vivaient ensemble, et mettaient tout en commun ; ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, pour en partager le prix entre tous selon les besoins de chacun. »

Troisièmement, rompre le pain. C'est l'expression qui désignait à l'époque ce que nous appelons maintenant la (sainte) Cène. Et ils le faisaient non pas au Temple de Jérusalem, évidemment, mais dans leurs maisons. Les acteurs de cette célébration n'étaient ni prêtres, ni ordonnés à cette tâche, encore moins membres d'une ordre ou d'une caste s'arrogeant le droit de célébrer le mémorial !

La suite du texte est très claire là-dessus : « ils rompaient le pain dans leurs maisons. » Luc mentionne la « fraction du pain » comme une exigence de la vie communautaire. Cela veut dire au moins trois choses: non seulement la pratique « eucharistique » est indispensable à chacun d'entre nous pour sa vie de foi, mais plus essentiel encore, c'est la communauté qui est privée de l'un de ses membres, si je ne participe pas régulièrement à la vie communautaire.

Quatrièmement, participer aux prières. Concrètement, Luc nous dit « chaque jour, d'un seul cœur, ils allaient fidèlement au Temple. » Ce texte apporte deux précisions. D'abord, historiquement, les premiers chrétiens n'ont pas cessé d'être juifs pour autant ; ils ont continué à pratiquer fidèlement la religion juive et donc à suivre le rythme des prières communes. Et l'on sait que la prière juive a toujours le double aspect de louange et de supplication. Plus profondément, cela nous rappelle que la relation à Dieu est toujours celle d'un peuple ; cela nous le vérifions dans chaque psaume. Ou pour le dire autrement, la prière est toujours « plurielle » : quand nous prions, même seuls au fond de notre chambre, c'est toujours en solidarité avec nos frères parce que nous ne faisons qu'un en Jésus-Christ. Ce n'est pas un hasard si la seule prière que le Christ nous a apprise, dit « notre Père ».

« Ils étaient fidèles », cela désigne un effort constant, une application, mais pas forcément la perfection. D'autres passages des Actes prouvent qu'il y eut des failles. Pas de vie authentiquement chrétienne sans un ressourcement régulier de notre foi; sans une vie de communion fraternelle ; sans pratique habituelle de la fraction du pain que les pères réformateurs voulaient dominicale ; sans prière communautaire. C'est à la fois très exigeant et très rassurant...

Très exigeant, parce qu'aucun d'entre nous, sûrement, n'oserait prétendre être fidèle sur ces quatre points à la fois ; très rassurant parce que ce sont des critères de vérification pour une communauté, plus que pour chacun de nous isolément. Il y a dans toute vie, des passages à vide sur tel ou tel point, et la communauté pallie l'insuffisance de ses membres, un peu comme dans la nuit pascale, tous les cierges individuels allumés sont une image de la foi de l'ensemble de la communauté. Et si mon cierge s'éteint, c'est mon voisin qui le rallumera.